

Silvia, te souvient-il ?

ROLANDO DAMIANI

Silvia, te souvient-il ?

VIE DE GIACOMO LEOPARDI

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

TITRE ORIGINAL

All'apparir del vero. Vita di Giacomo Leopardi

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1992, chez Mondadori à Milan, et a connu une réédition en 2002. La présente traduction s'appuie sur un manuscrit remanié par son auteur.

L'auteur, souhaitant que ce texte se lise comme un roman, a choisi de n'y ajouter ni note ni lexique. Les citations sont extraites des ouvrages déjà parus en langue française.

Renato Guttuso, *Giacomo Leopardi*, 1969. Lithographie. © Fototeca / Leemage.

© Adagp, Paris, 2012, pour l'image de couverture.

© Rolando Damiani, pour le texte.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la traduction française.

ÉTENDUE sur une hauteur de la chaîne des Apennins, entre les vallées du fleuve Musone et de la Potenza, à quelques kilomètres de la mer, Recanati jouissait, à la fin du XVIII^e siècle, d'une vie pacifique, garantie par l'oligarchie qui la gouvernait depuis le XV^e siècle, et par l'autorité du pape. Les désordres provoqués par la Révolution française semblaient appartenir à un autre monde, et la nouvelle de la défaite de Faenza, le 2 février 1797, montrant l'insuffisance de l'armée pontificale, était arrivée dans cette petite ville d'environ quinze mille habitants, sans remparts et "incapable de réagir à quelque événement que ce soit", comme disait le comte Monaldo Leopardi, pendant que les familles les plus en vue étaient tranquillement au théâtre.

Le matin du 11 février, une patrouille de dragons français en reconnaissance grimpa la route boueuse reliant Loreto, situé sur la crête d'une colline, aux trois bourgs qui composaient Recanati. L'armée, commandée par le général Jean Lannes, destiné à figurer dans les grandes journées napoléoniennes et à laisser son nom gravé dans *Guerre et paix* de Tolstoï, s'était arrêté au pied du sanctuaire pour attendre le ravitaillement. Le comte Monaldo, plus connu jusqu'alors pour son insouciance et son aptitude à se compliquer la vie que par de belles et chrétiennes manières, reçut de la Commune la charge de surintendant des milices et, dans cette situation d'urgence, il put se vanter d'exercer "un pouvoir presque dictatorial", conforme à un orgueil qui le rendait, selon ses propres affirmations, "désireux de dépasser tout le monde en tout" : un despote, disaient ses frères.

Pour cet aristocrate de vingt et un ans, qui portait l'épée au côté comme les chevaliers de l'ancien temps et s'habillait entièrement de noir depuis trois ans, c'était l'occasion de faire figure de père de sa "petite patrie" et de se montrer digne du majorat de la Gens Leoparda. Son arbre généalogique, qui remonte au XII^e siècle et compte des évêques et des magistrats alternant avec quelques hommes de guerre, ressortirait grâce à son mérite sur l'un des murs de

Montemorello, le palais ancestral qui donne sur une petite place où Recanati connaît déjà ses frontières et où apparaît la campagne.

En politique comme dans les affaires, le comte Monaldo, qui vantait son aspect “sain sans être robuste” et ses traits dénués de “toute laideur remarquable”, n’avait pas de chance. Proclamé gouverneur de la ville par un petit groupe d’insurgés refusant la République romaine, instituée en 1798 après l’expulsion de Pie VI, âgé et malade, il fut condamné à mort au retour des Français et réussit de justesse, au milieu de mille difficultés – il demeura caché dans une ferme avec sa femme enceinte –, à obtenir la révocation de l’arrêt et à empêcher que sa demeure ne soit brûlée. Une fois la rupture, qui lui coûta beaucoup d’argent, d’un précédent contrat de mariage avec la jeune aristocrate bolonaise, Diana Zambecari, et après lui avoir fait la cour pendant quelques mois, il avait épousé, le 27 septembre 1797, Adelaide Antici, descendante d’une famille depuis longtemps en conflit d’intérêts avec la sienne.

Il était tombé amoureux de la jeune marquise Adelaide, dont le palais était situé à une centaine de mètres du sien, en la regardant droit dans les yeux pendant la célébration de la fête patronale à l’église San Vito. Sa mère, Virginia Mosca, restée veuve avec trois autres enfants à sa charge – Vito, Ferdinanda et Enea –, avait tenté, avec l’aide de sa famille représentée par les oncles Pietro, Ettore et Luigi, de s’opposer à un mariage quelque peu désavantageux, puisque Adelaide devait partager la dot avec un trop grand nombre de sœurs. À la cérémonie de mariage, qui eut lieu dans la chapelle privée des Antici, n’était présent, du côté du marié, que le vieux grand-oncle Carlo, architecte amateur, qui avait rénové le grand escalier et la façade du palais héréditaire. Mais il avait suffi d’une visite de politesse à la comtesse Virginia pour signer une paix familiale durable.

Monaldo prit de plein droit la conduite de la famille et se prépara rapidement à devenir père. Le premier-né, Giacomo, prénom auquel furent ajoutés ceux de Taldegardo, Francesco Salesio, Saverio et Pietro, naquit à sept heures du soir le vendredi 29 juin 1798, neuf mois et deux jours après la date des noces de ses parents et sous le signe d’eau du Cancer gouverné par les influences de la lune. Il fut baptisé le

lendemain par don Luigi Leopardi, en présence de la marraine, la grand-mère Virginia, et du parrain, le grand-père maternel Filippo Antici, à l'église Santa Maria de Montemorello, où le certificat est encore religieusement conservé.

En raison de la naissance de son fils, qui prenait le prénom de feu son grand-père paternel, le comte tenta de raffermir son patrimoine, bien compromis par les vingt mille écus qu'il avait dû verser aux Zambeccari après la rupture du contrat, par huit mille autres donnés en dot à sa sœur Ferdinanda, mariée avec le marquis Pietro Melchiorri, enfin par des dépenses ultérieures faites, d'après ses propres dires, "par générosité, orgueil ou folie", achetant à des fins spéculatives mille muids de blé, dont le prix montait constamment. Contre toute attente, le marché fut contrôlé par les Français, qui imposèrent un régime de monopole. Monaldo évita de justesse la faillite totale, et même l'arrestation, en versant quelques milliers d'écus.

Fidèle à ses convictions légitimistes, il vécut "retiré dans son coin" pendant tout le temps que dura la République. Grâce à des dons en argent et à l'aide de Carlo Antici son beau-frère, son palais ne fut pas saccagé. Les ennuis que lui causaient les idées nouvelles, diffusées par les armées révolutionnaires, s'ajoutaient à ses ennuis financiers, mais, par excès d'amour-propre, il n'entendait pas déroger à son style seigneurial. Lorsque Napoléon traversa Recanati à cheval, il ne voulut pas apparaître à la fenêtre, affirmant qu'il refusait "à ce triste sire l'honneur qu'un gentilhomme se levât pour le voir". C'est dans cette rigueur, modelée par l'intégrisme catholique et les idées nobiliaires, qu'il comptait élever tous les enfants que le Seigneur lui enverrait. Le second fils, Carlo, naquit le 12 juillet 1799, pendant que les troupes de fortune du général La Hoz se préparaient à rétablir les institutions pontificales dans la Marche ancônaise. De leurs fenêtres, les Leopardi, surveillant peut-être Giacomo qui faisait ses premiers pas, observèrent avec des jumelles le passage des troupes par Monte Lupone et la halte de La Hoz sur un pont traversant le fleuve Potenza et situé dans l'une de leurs propriétés. On recommença, comme le comte l'écrivit ensuite dans son *Autobiographie*, "à respirer et à rire" ; il put même peu après s'accorder des vacances avec sa jeune femme pour assister, comme à un spectacle, à la conclusion du siège d'Ancône.

À cette époque, Adelaide acceptait avec résignation les imprudences de son mari et tentait de dissimuler leurs différences de caractère. De nouveau enceinte, elle ne réussit pas à l'empêcher d'exposer sur les balcons, à ses risques et périls, des écrits et des dessins anti-Français, lorsque la fausse nouvelle de leur défaite à Marengo leur parvint. Le matin de ce même jour, le 25 juin 1800, Monaldo avait baisé le pied de Pie VII qui passait par Recanati pour se rendre à Rome, où on l'attendait encore pour l'introniser, alors que le conclave de Venise avait eu lieu trois mois plus tôt.

Comme pour se racheter, le comte accepta, quelques semaines plus tard, d'assurer l'Administration de l'approvisionnement des blés, qui achetait les récoltes à un prix convenu. Il signait des accords, sur sa parole et son honneur, notant les chiffres avec un certain soin, mais il fut dénoncé au gouvernement provincial pour une répartition incorrecte des contributions fournies par les propriétaires. Il dut pour se défendre se rendre à Rome, où il fut attiré par une affaire : une vaste propriété offerte en emphytéose par les Mattei, avec lesquels Carlo Antici était en train de s'allier. À l'insu d'Adelaide, il demanda à son frère Vito de lui trouver à Rome une habitation susceptible d'accueillir tous les occupants du palais de Montemorello ; il lui fournit une liste détaillée des pièces nécessaires, des "commodités d'eau et lieux communs", de la remise, de l'écurie et de la chapelle. Si l'affaire ne s'était pas rapidement révélée catastrophique – avec une quinzaine de paysans de la Marche morts de la malaria et la vente du peu de blé récolté à un prix insuffisant pour payer la première traite de l'emphytéose –, Giacomo, avec Carlo et la dernière née, Paolina, venue au monde le 6 octobre 1800, aurait vécu à Rome, dans une "grande ville", et son destin eût été différent.

Après avoir démontré, dans d'autres circonstances, qu'il s'opposait à la dégradation des finances domestiques par des actes qui ne pouvaient que la rendre inévitable, en mai 1803, Monaldo – encore éprouvé par la récente mort de son quatrième enfant, Luigi Gradolone, qui avait vécu neuf jours et fut pleuré par le petit Giacomo quand il le vit allongé sur son catafalque – présenta une instance à Pie VII pour que ses biens fussent confiés à un administrateur judiciaire. Le pape

lui accorda ladite “bouée de sauvetage” et nomma, par rescrit, monseigneur Alliata, gouverneur de Loreto, juge des procès pour dettes. La somme due, de quarante-huit mille écus, fut réduite à trente mille et les intérêts, qui s'élevaient auparavant jusqu'à vingt-quatre pour cent, furent ramenés à environ huit pour cent. On établit avec les trente-six créanciers un remboursement différé, qui permettait à un patrimoine de six mille à huit mille écus de rente annuelle d'éponger sa dette en une quarantaine d'années.

Avec un mari sous tutelle jusqu'en février 1820, Adelaide Antici devint le vrai chef de famille. Elle sacrifia ses bijoux et s'habilla modestement, chaussant de gros souliers de paysanne. Elle réservait à ses apparitions dans la rue ses vêtements en bonne étoffe, immuablement coupés de la même façon. Hors de chez elle, elle plantait sur ses cheveux courts un grand chapeau de paille qui lui protégeait la vue. Mais les restrictions ne permettaient pas à un noble de déroger au style de vie auquel il était tenu. À Recanati, une quarantaine de grandes familles avaient leur propre équipage, et il eût été inadmissible que les Leopardi, même avec leurs faibles moyens, licencient un cocher ou l'un des domestiques qui, en cas de maladie, étaient soignés par leurs maîtres comme des parents.

Un certain décorum s'imposait, fût-il réduit au strict nécessaire, et la comtesse n'envisagea jamais de s'en priver. Elle préféra introduire dans la maison une règle, vaguement claustrale, d'impitoyable économie, en accord avec son idéal chrétien. Elle alla jusqu'à mesurer avec un petit cercle le calibre des œufs que lui apportaient les paysannes, pour écarter ceux qui ne surmontaient pas l'épreuve. Justifiée par le double but de sauver matériellement et spirituellement la famille, elle retira à son mari son principe d'autorité, et se maintint, eu égard au prestige et à la peur qui en découlait, en dehors de toute familiarité domestique. Monaldo, dépossédé de son rôle, se retrouva du côté des enfants, exerçant une paternité bienveillante et inoffensive, qui lui fut toujours reconnue. Mais le partage d'un espace psychologique commun l'exposa, surtout avec son aîné, à des heurts et d'exténuantes compétitions.

Dans l'économie de la famille, le silence d'Adelaide compensait l'inépuisable verve, les judicieuses et pourtant vaines

palabres du mari, qui se consacrait à de vastes études quelque peu décousues, amassant livres et paperasses comme s'ils étaient sa seule richesse. La bibliothèque, constituée au hasard et grâce aux ventes aux enchères de biens ecclésiastiques, représenta dès sa conception le lieu d'un exil, la réalisation d'une seigneurie imaginaire. C'est dans la tanière creusée par Monaldo pour faire de la place à la littérature, dans un territoire n'appartenant à personne, enchâssé dans son palais, où il était enfermé pour expier les folies dont le monde exigeait le paiement, que naissait intellectuellement Giacomo Leopardi. Il était le fils de la défaite de son père, ce père renvoyé dans la marge et poussé, pour survivre à ses ambitions, à se créer dans sa propre maison un espace littéraire qui lui serve de refuge.

La bibliothèque cache la condamnation de Monaldo, la peine à expier pour son prestige perdu et l'expropriation de ses prérogatives. C'est un territoire franc, hors de la législation d'Adelaide, et en même temps le lieu d'un isolement pénitentiel, imposé par le blâme et l'incompréhension du monde. Le lien inextricable qui se noue entre Monaldo et Giacomo, bien plus fort que celui du sang, est déterminé par la bibliothèque, ce second ventre maternel, différent, qu'un père offre à son fils.

UNE BIBLIOTHÈQUE COMME JARDIN D'ENFANTS

AU DÉBUT de 1801, le comte Leopardi fonde dans son palais une académie poétique qui rétablit par son nom l'ancienne *accademia dei Disuguali* (académie des Inégaux), née au temps de l'humanisme. Il la considère comme une "école de bien-vivre" plutôt que de "bien versifier", particulièrement nécessaire dans les petites villes où manquent d'ordinaire de telles opportunités. On installe donc "un petit théâtre où l'on peut commodément faire montre de quelque esprit, et sans besoin de grands capitaux scientifiques". La bibliothèque de la maison n'est pas encore une grande propriété qui offre l'hospitalité avec distinction. Elle n'acquerra sa dimension définitive et sa véritable valeur qu'au moment où les enfants commenceront leurs études, entre 1808 et 1810, après que la suppression des congrégations religieuses et des couvents, établie par les lois napoléoniennes, auront dispersé et mis à l'encan, pour trois fois rien, de nombreuses bibliothèques.

En 1810, Giacomo fut admis aux réunions de l'académie paternelle, sous le nom de Tirsus Licedius Arcade. L'école domestique de la famille Leopardi s'inspirait, comme l'académie, de la règle suivante : "stimuler tout principe d'émulation, allumer quelque désir de gloire, imposer l'amour de l'étude ou du moins la nécessité de le simuler, rendre familières les phrases correctes et les élégances de la langue, et servir régulièrement la religion, en exigeant d'en parler dans certaines réunions avec des idées élevées et respectueuses". Le régime scolaire était placé sous le signe de la sociabilité et des bonnes manières, à l'inverse de l'éducation rigide et improvisée que Monaldo avait subie dans son enfance. À quatorze ans déjà, il s'était juré de ne jamais permettre à aucun éducateur de martyriser ses enfants "avec autant de barbarie". Même l'invasion française lui avait paru un moins grand mal que celui "d'être à l'école". Et pourtant, il n'avait pas réussi à se passer de l'"assassin" de ses études, le jésuite mexicain don Giuseppe Torres, arrivé en exil à Montemorello en novembre 1784, après que Charles III eut, par décret, expulsé, d'Espagne et de ses colonies, la Compagnie de Jésus.

Avec Torres, né gentilhomme, les rangs pédagogiques et religieux de la famille se composaient du chapelain don Vincenzo Ferri, mort en 1806, resté dans les mémoires à cause de sa douceur et de la laideur d'un visage "aux yeux de chat, à la grande bouche et au nez écrasé", du pédagogue don Vincenzo Diotallevi, et du chanoine Borne, un réfugié généreusement accueilli par le comte et rebaptisé "*borné **" par les enfants, auxquels il donnait des leçons de français. En 1807, s'y joignit, comme précepteur, don Sebastiano Sanchini, né à Mondaino et venant du diocèse de Rimini. Il avait par le passé assuré la même fonction à Pesaro, chez les Cassi, proches parents des Leopardi. Il n'avait pas une connaissance très approfondie du latin et se contenta d'en enseigner les premiers rudiments. Son enseignement cessa le 20 juillet 1812, et Giacomo le jugea par la suite comme le seul précepteur acceptable parmi tous ceux qu'avait engagés son père.

L'année scolaire s'achevait, selon la volonté du comte Monaldo, par une solennelle séance d'examen, une sorte de rite académique qui se tenait entre janvier et février. Les études se déroulaient sur deux semestres, à l'issue desquels les enfants présentaient un aperçu de leurs connaissances dans les matières auxquelles ils s'étaient appliqués : rhétorique, philosophie, logique, histoire, sciences, géographie, arithmétique, géométrie, religion. Devant les membres de la famille et les invités, ils répondaient en latin aux questions de leurs maîtres. Le comte se chargeait de l'impression des programmes de la "joute publique", en indiquant les différentes questions auxquelles les enfants allaient devoir répondre, et les distribuait comme invitation à la séance. L'ennui désespérant que lui avaient inspiré les méthodes d'enseignement auxquelles il avait été soumis dans son enfance était effacé par la perspective de l'événement mondain, modeste mais significatif, qui clôturait élégamment l'année scolaire. Monaldo s'appliquait à rendre agréables les études de ses enfants et à montrer, en présence de la famille et des habitants de la ville, la valeur sociale qui leur était inhérente. Le jésuitisme en vigueur chez les Leopardi apparaissait lui-même secondaire

* Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T)

par rapport au *loisir* * aristocratique au fondement de leur système scolaire.

Adelaide a de la réalité une perception qui manque à son époux. Elle comprend que, jusque dans le dernier territoire qu'il régente, se cache le danger d'une de ses nombreuses folies. Les livres, quand ils ne sont pas de dévotion, lui inspirent méfiance et hostilité. Dans l'éducation scolaire de ses enfants, entièrement entre les mains passionnées de Monaldo, elle accepte à contrecœur le rôle de spectatrice. Son devoir maternel se réduit au contrôle de la santé et de la bonne conduite ; si les enfants ont des engelures, c'est elle qui appliquera l'onguent ; si Giacomo doit faire face à sa première confession, elle sera à côté de lui pour épier ce qu'il dit. Les livres, desquels peut pourtant surgir un danger, sont la seule extravagance que la comtesse concède à son mari, dans les limites de la bibliothèque d'une demeure confiée à sa juridiction. La déraison de Monaldo couve toujours sous la cendre, comme lorsqu'il acquiert le "fumier bibliographique" de don Pietro Pintucci, payé par le versement d'une rente viagère annuelle de quarante écus, qui en dix-huit ans atteindra une somme bien supérieure au prix de la collection. Bien qu'Adelaide veillât sur les finances de la maison, elle devait quand même se plier à une économie psychologique dans ses rapports avec son mari et accepter une perte, la plus réduite possible, pour ne pas compromettre le régime familial. Raison pour laquelle elle avait toléré, presque en même temps que son investiture comme administratrice des biens domestiques, que certaines pièces du palais fussent restructurées pour accueillir de vastes rayonnages muraux. Puisque les dépenses semblaient limitées, elle n'avait pu s'opposer à l'investissement symbolique, d'une incalculable portée, que Monaldo était en train de réaliser.

Les dates, comme souvent, sont significatives : l'année même où Giacomo prend officiellement congé de son précepteur et entre dans le monde, la bibliothèque Leopardi, rassemblant plus de dix mille volumes, s'ouvre, ne serait-ce qu'en théorie, au public. Et, en souvenir de l'événement, le fondateur fit graver une petite plaque en marbre sur la porte de la deuxième salle : "Filiis Amicis Civibus Monaldus de Leopardis Bibliotecam MDCCCXII." Il est dans ses intentions

d'établir la communication entre Recanati et le jeune chevalier chrétien que le petit comte devrait devenir. Le domaine en papier de Monaldo n'aurait pas de sens s'il n'était relié à la patrie, où s'exerce la valeur individuelle. C'est le hasard qui avait guidé la formation de sa bibliothèque, puisqu'elle ne correspondait pas à un goût littéraire précis. Les volumes avaient été accumulés pêle-mêle, parfois achetés au poids : les livres français, qui excluaient par principe les idéologies mais comprenaient quand même le Voltaire historien, Montesquieu et tout Rousseau, sauf l'*Émile*, furent initialement achetés à des vendeurs ambulants occasionnels, quand Monaldo avait encore quelques difficultés à les lire, ou hérités, comme ce fut le cas pour l'*Encyclopédie*, avec les œuvres de Buffon et l'Histoire ancienne de Rollin, de l'oncle évêque Pier Nicolo, mort en 1807. Pendant les travaux d'installation des rayonnages, les volumes reçus en héritage étaient déposés sans égards particuliers dans une petite église désaffectée. Un désordre constitutif était à la base de la bibliothèque de Monaldo, en dépit des élégants cartouches qui figuraient sur les piliers subdivisant les différentes matières. Le principe de quantité et le critère de bienséance, qui présidaient au repérage des livres, en faisaient une entreprise velléitaire et limitée. Le comte construisait, pour autant que les circonstances adverses et sa femme le lui permettaient, une bibliothèque à son image, et y recevait Giacomo et ses autres fils, destinés à se distinguer dans leur patrie.

Recanati était la seule issue obligée de ce labyrinthe domestique, qui n'avait pas été conçu comme un dispositif maléfique, mais comme un passe-temps aristocratique, dans lequel on s'entraînait aux vertus privées et civiques. Contre toute prévision, l'aîné, partageant le caractère orgueilleux de son père, s'installa précocement dans le dédale de livres qui avait grandi avec lui, en fit sa chose, son propre territoire où régnait l'ordre de son esprit et où tout visiteur récanatais eût été, non seulement mal venu, mais impensable. Dans la bibliothèque, pendant que don Sanchini surveillait Giacomo, Carlo et Paolina penchés sur leurs petits pupitres, mûrissait déjà l'idée de trahir les idéaux de Monaldo, qui s'exprimaient jusque dans l'éducation scolaire donnée à ses enfants. La subversion était d'autant plus forte qu'elle se modelait dans les

formes d'un respect réciproque entre père et fils. Giacomo répondait si bien aux attentes de Monaldo qu'il les dépassait : dès 1812, son père, comme son précepteur, n'avaient "plus rien à lui apprendre".

Toutes les indications que l'on peut avoir sur l'enfance de Giacomo tracent de lui un portrait le plus conforme possible à la physionomie que ses parents lui demandent d'avoir, comme s'il n'y avait chez lui qu'un caractère acquis. Celui qui sera un jour "un tronc" souffrant, uniquement capable de sentir, ne peut dans son enfance distinguer un mauvais goût et "il a l'impression que tout ce que celui qui lui donne à manger lui présente comme tel a bon goût". Dans son acceptation des préceptes éducatifs, poussée jusqu'à l'introjection de l'image filiale projetée par ses parents, Giacomo découvre le mensonge de la vérité à laquelle il croit et, avec ses excès, transforme lentement la fidélité en radicale apostasie. Les manies religieuses qui le poussaient à écouter de nombreuses messes et à dire heureux le jour où il avait pu en "entendre encore plus" théâtralisaient, dans une représentation conforme à la leçon apprise, les sentiments de la dévotion familiale. Sa peur devant les "horribles bonshommes" qu'il avait vus, à trois ou quatre ans, quand ceux-ci mettaient en scène, avec leurs capuchons sur la tête, les "missions" à Recanati, témoignait, aux yeux de Monaldo, d'une "chaude imagination, anxieuse et vive". Depuis ce moment-là, il eut toujours peur que son fils "ne perdît la raison". À cause de la terreur que lui inspirèrent les moines encapuchonnés, Giacomo perdit le sommeil pendant plusieurs semaines et ses parents doutèrent de sa santé physique et mentale. Il absorbait les poisons domestiques avec une glotonnerie infantile, qui pouvait lui être fatale, mais une ingestion aussi massive et méthodique finissait par le mithridatiser.

"Fort enclin à la dévotion et peu porté sur les jeux enfantins, il ne se divertissait réellement qu'avec le petit autel", c'est ainsi que Monaldo se souviendra de lui enfant, en juillet 1837. À un peu plus de vingt ans, Giacomo prendra comme exemple de son puéril "désir de gloire" son intention de devenir un saint, pour que les gens s'exclament en le voyant passer "voici le saint !", comme c'était arrivé à

saint Louis traversant Rome à cheval. Ses parents voyaient en cela une “dévotion et un penchant pour la sainteté” au lieu d’y reconnaître l’ambition qui guidait ses études et se révélait dans “l’habitude qu’il avait de composer de petits livres, de bien les couvrir et de les faire lire”.

Se distinguer et devenir célèbre était une idée fixe que Monaldo, favorisé par l’organisation domestique des études, instillait dans l’esprit de son fils aîné. “Dans les jeux comme dans les batailles romaines imaginaires, il voulait toujours être le premier”, rappellera pathétiquement Carlo bien des années plus tard. Les frères et sœur les plus proches de lui par l’âge devaient rester en retrait, solidaires et victimes de la suprématie de l’aîné. “Quand ferons-nous quelque chose de grand ?” : une question que Carlo entendit souvent dans la bouche de Giacomo quand celui-ci, jouant à la guerre, aux échecs ou aux volants, voulait manifester son “immense désir de gloire”. Dans les devoirs quotidiens et dans les compositions présentées à chaque fin de semestre, Carlo et Paolina vivaient de lumière reflétée et présentaient parfois comme personnel ce que Giacomo leur avait gentiment passé. S’ils avaient une vie intérieure mimétique par rapport à Giacomo, lui, de son côté, copiait son père, lequel admirait son extrême docilité. C’est sur ce jeu de miroirs fixés aux murs de la maison que pesait le regard d’Adelaide, comme “l’unique caresse” qu’elle accordait.

La haine du tyran que Giacomo manifestait depuis son enfance imitait le dédain de Monaldo, qui avait refusé d’assister au passage de Napoléon devant la mairie de Recanati. En 1810, l’enfant “récita à son père”, pour flatter ses idées, le discours latin *Caesarem tyrannum fuisse rationibus probatur*. Dans les jeux réalisés avec la charrette de l’orangerie, magiquement transformée en char de triomphe, Giacomo choisissait toujours, en conformité avec l’enseignement reçu, d’être “Pompée, bien qu’il fût mourant, tout en consentant à donner le nom de César à Carlo, qui le prenait avec répugnance”. Et pour Noël 1812, Monaldo reçut en cadeau la tragédie *Pompée en Égypte*. Même le fait, apparemment insignifiant, que Giacomo soit assis à table à côté de son père et attende pour manger qu’il lui ait coupé sa viande, qu’il aurait lui-même lamentablement déchirée avec sa fourchette, ou refusée, révélait un lien quasi viscéral et psychologiquement malsain.

Si, dans la famille la plus ordinaire se cache la trame d'une tragédie, les biographes qui crurent à la sérénité de la maison Leopardi et à l'enfance heureuse de la progéniture se méprirent sur les pouvoirs de l'imagination enfantine et sur le mythe de l'âge d'or inscrit dans l'histoire de toute existence, que Giacomo théorisa dans la maturité de sa pensée. Dans le *Mémorial*, récapitulant les événements de la vie de son fils, Monaldo rapporte avec un sourire amer les idées fixes qui l'avaient tourmenté dès son plus jeune âge. Comme c'était arrivé à son grand-oncle Paolo, devenu fou dans sa jeunesse, les "scrupules religieux" l'avaient obsédé. Aux "terreurs nocturnes", qui allaient inspirer les pages vibrantes de l'*Essai sur les erreurs populaires des Anciens* s'était ajoutée la "crainte de marcher", pour ne pas piétiner la croix formée par la conjonction des pavés sur la chaussée. Le père comprenait instinctivement que les troubles de son aîné venaient de ses élucubrations : "s'étant mis à penser à la façon dont on respire", un jour Giacomo s'était aperçu qu'il ne pouvait plus inhaler l'air librement et son essoufflement avait causé "une grande souffrance" à ses parents. "Réfléchissant et ergotant sur l'acte d'uriner", il n'était plus capable de le faire instinctivement et, pour y arriver, il devait endurer mille peines, en faisant de longues promenades et en tentant de se voler à lui-même "quelques moments d'inadvertance". Dans ces moments-là, Monaldo l'accompagnait et cherchait à le distraire, attristé par son "infirmité purement mentale". S'il lui disait que le soleil faisait du bien à la santé, Giacomo décidait de s'exposer dans le jardin aux rayons les plus brûlants et y restait, tête nue, pendant des heures. En revanche, si quelqu'un lui suggérait de baigner ses yeux avec de l'eau froide pour les fortifier, il enlevait sa chemise, mettait deux cuvettes à côté de lui et se les versait une heure durant sur le visage, après les avoir plongées dans le bassin du potager.

Sa singularité apparut clairement quand il se mit à "étudier tout seul". Le père ne pouvait que se réjouir de le voir se consacrer aux études, comme il l'avait souhaité, mais il commença bien vite de soupçonner que cet enfermement dans les livres était pour lui une façon de s'isoler de ses parents. Le mystère de la vie intérieure du jeune érudit était

respecté dans la famille, mais c'est seulement avec Carlo, aimé avec une affection "de rêve", et un peu moins avec sa sœur, sa fidèle copiste, qui lui ressemblait par l'esprit, qu'il avait une réelle intimité. Dans une confidence épistolaire tardive, Paolina affirmera que l'existence de son frère avait été "fort obscure et fort tranquille" jusqu'à son départ de Recanati, et qu'elle-même, comme les autres membres de la famille, ne pouvait évaluer l'intensité et le cours des études dans lesquelles "il était plongé". Ce mur de silence avait été dressé par l'"état de *contrainte* * imposé à Giacomo par ses parents, à qui il fallait cacher beaucoup de choses".

Il s'était créé un jardin intérieur secret, où grandissait son âme. C'est dans ce territoire invisible, jouxtant la bibliothèque de Monaldo, qu'eurent lieu les premières découvertes sentimentales, antérieures aux émotions du même ordre suscitées par les livres. Giacomo était certain que la littérature ne lui procurerait jamais une affection originale : elle avait plutôt servi à développer celles qu'il avait déjà éprouvées. Il savait d'avance où le conduirait sa sensibilité et "bien qu'il laissât entièrement faire la nature, trouvant quand même la voie ouverte, il courait plus vite par celle-ci".

La pensée du suicide était née confusément en lui et les livres lui en avaient donné une expression plus précise. Giacomo sentait que "ce désir venait du cœur et était inné", mais il avait l'impression qu'il s'était manifesté à la lecture de *Werther*, car il ne lui serait pas venu "si tôt" à l'esprit s'il avait dû l'inventer. Bien qu'il détestât toute imitation, il l'avait découvert "déjà tout inventé". Il éprouvait de la répugnance pour les suggestions mimétiques, sachant qu'il y était exposé par son éducation et la docilité avec laquelle il apprenait.